

# APRÈS LA PLUIE...

Oluf Émi

Alem ouvrit la porte d'entrée et retint sa respiration. Il se figea espérant garder la perfection du moment. Il serra la poignée pour ne pas défaillir. Était-ce bien elle ?

Ses joues étaient plus creuses, son visage affiné et ses clavicules saillaient : elle avait maigri. Et ses cheveux ! Elle avait toujours arboré un carré strict blond « cendré doré » ; elle vantait souvent cette nuance qui lui donnait un air de Scarlett Johansson. Ses cheveux avaient foncé et lui arrivaient aux épaules par vagues bouclées. Acajou ? Cuivré ? Peu importe, elles lui conféraient une allure plus chaleureuse. Elle portait une tunique ou une robe bleu marine. Le tissu éthéré laissait entrevoir un soutien-gorge sombre en dentelle aux motifs complexes qu'il ne lui connaissait pas. Alem fit rouler ses yeux sur ses jambes interminables et son sexe réagit au quart de tour. Elle était exquise. Ses doigts le démangèrent. Il avait envie de la caresser, deviner sa saveur avant de lui lécher la peau.

Il lui attrapa une poignée de cheveux et en huma l'odeur. Ses narines s'arrondirent sous l'excitation. Elle portait toujours ce parfum de citron et de verveine. Il inspira pour s'emplir d'elle et une crainte le saisit : et s'il la décevait ? Il pensa à sa bedaine naissante, à ses cheveux clairsemés maintenant striés de fils blancs. Il écarquilla les yeux. Il ne rêvait pas. Elle était bien là sur son seuil. Dans cette robe presque transparente.

Il ouvrit la bouche, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge. Que disait-on lorsqu'on découvrait la femme de sa vie sur son palier ? Devait-il se la jouer « cool » en lui lançant un « salut, ça va ? » comme s'ils s'étaient vus la veille ? Alem serra ses lèvres pour masquer son sourire. Il avait gagné, elle était revenue. Il prit une pose étudiée pour afficher son ennui. Il pouvait écouter ce qu'elle avait à dire... Ou mieux, il pourrait fermer la porte. Une façon de lui faire comprendre qu'il était passé à autre chose. Grisé par ce nouveau pouvoir, ses lèvres s'incurvèrent malgré lui.

Souvent, il croyait la reconnaître dans la rue : un sac, un rire, une démarche.

Aujourd'hui, il ne pouvait s'empêcher de penser à elle quand une blonde aux cheveux courts croisait son chemin.

Alem admira les doigts fins et graciles de la jeune femme ramener une mèche derrière son oreille. Elle leva la tête et plongea ses yeux dans son regard miel. Alem lut son envie et sentit le plaisir courir dans ses veines. Il ressentait la même urgence. Ses lèvres s'entrouvrirent et il vit les tétons de la jeune femme poindre. Son sexe eut un sursaut d'impatience.

Avant qu'il ne puisse dire un mot, Anna lui attrapa le col de la chemise et écrasa les lèvres. Le crâne d'Alem heurta la porte. Tout en fouaillant sa bouche, il pivota pour la faire entrer dans l'appartement. Anna en profita pour fermer le battant avec son pied. Elle se laissa aller contre le mur et plongea les mains dans ses cheveux d'Alem et le tira contre elle.

Alem la plaqua et glissa les doigts sous le vêtement. D'un geste, il écarta les pans de sa robe. Les boutons de nacre rebondirent sur le parquet.

Avec son autre main, il déchira la fine dentelle. Il ne pouvait plus se retenir. Plus tard... Plus tard lorsque la tension descendrait, ils discuteraient... ou peut-être qu'il lui referait l'amour.

Il empoigna ses hanches et sentit les reins d'Anna se creuser pour l'accueillir. Elle gémit et emprisonna son sexe déjà durci entre ses doigts. Il se laissa happer.

\*\*\*

Alem se redressa en sursaut et se couvrit les yeux. Des rais aiguillonnaient ses paupières. La main en visière, il regarda autour de lui et se laissa tomber sur le matelas.

La lumière passait par le store entrebâillé et dansait sur son corps. Quelle heure était-il ?

Il était allongé dans le canapé de son salon. Seul. Il fixa le plafond.

Il tâta les plis du plaid à la recherche de son téléphone. Il le trouva et pressa le bouton central. L'écran resta noir. Il fronça les sourcils. Il appuya à plusieurs fois sans aucun résultat. Il avait changé de mobile il y a deux semaines et n'arrivait toujours pas à se défaire des automatismes pris avec son ancien appareil. Il insista à plusieurs reprises sur le bouton de déverrouillage sur le côté. Rien.

Il brancha son téléphone et entendit un bip joyeux : batterie vide. Il soupira. La journée commençait bien !

Il se redressa et se sentit une brûlure au niveau de l'entrejambe. Son sexe était en dehors de la braguette. Boursoufflé. Il vit alors les traces visqueuses sur son pantalon, le plaid et le coussin du canapé sur lequel il s'était assoupi. On aurait dit de la morve... Sauf que ce n'en était pas. Il parcourut le salon des yeux à la recherche d'une robe bleue ou des cheveux châtain : vide. Il n'y avait jamais eu quiconque d'ailleurs. Une tristesse coutumière l'envahit. Encore ce rêve. Cochon, mais un rêve quand même. Il prit la canette de soda entamée sur la table basse et se replongea avec délice dans ses pensées.

Elle sonnait à sa porte avec cette robe bleue... Avec un tissu transparent, des sous-vêtements faciles à enlever... Avant qu'il ne puisse dire un mot, elle l'embrassait à en perdre la tête. Puis il déchirait la tunique et la prenait contre le mur du salon. Deux fois. Et comme il n'arriverait pas à se calmer, il se masturberait dans la douche où elle le rejoindrait. Puis, ils y referaient l'amour avant de finir dans la chambre. Un vrai porno. À son réveil, il la retrouverait contre lui... Sa douce Anna. Anna et son ronflement. La première chose qu'il entendait en s'éveillant... Anna avec son adorable tignasse de l'aube.

Un sourire timide se dessina sur son visage : il la surnommait Sangohanna, en référence au manga Dragon Ball Z dont ils étaient tous les deux fans. Le matin, ses cheveux étaient redressés en piques semblables à un balai-brosse usagé. Elle se trouvait laide. Il la trouvait belle... Ça la faisait enrager : combien de produits miraculeux avait-elle testés pour dompter sa crinière ?

Il fourragea dans ses cheveux. La journée déjà, il luttait pour ne pas penser à elle. Fallait-il qu'elle hante *aussi* ses nuits ? Quand pourrait-il se lever sans se sentir écrasé par cette solitude ?

Au moins, il avait bien dormi. Quoi de plus agréable que de commencer la semaine complètement détendu ? Il but une nouvelle gorgée de soda. Car il faisait une pause avec les femmes. Son corps s'en fichait. Quand en avait-il touché pour la dernière fois ? Il prit une autre lampée et ignora la réponse qui fusa dans sa tête.

*Treize mois.*

Il sourit. Cette voix intérieure ! Sa voix intérieure, son démon... Il grogna : il n'était pas d'humeur ce matin. Une nouvelle gorgée.

*Démon toi-même ! Treize mois !! Il faut que tu vides, mec ! Et si t'invitais la moche du troisième à boire un café ?*

Son corps avait peut-être besoin d'une femme, mais c'était inconcevable pour son esprit de remplacer Anna. Il prit une autre gorgée et avisa l'heure affichée sur son décodeur télé.

9 : 30

La canette chuta et le liquide l'aspergea. Alem ignora ses chaussettes mouillées. Neuf heures trente. Neuf heures trente c'était l'heure de la réunion d'équipe.

Complètement sorti de sa torpeur, il se rua dans la douche.

\*\*\*

Alem courait dans l'avenue principale en direction de la gare. En temps normal, il prenait le bus. Ainsi en moins de cinq minutes, il pouvait arriver à la station de train. Mais passé neuf heures, des bouchons rendaient impossible la circulation sur le boulevard Colbert, une des artères principales conduisant au quartier d'affaires de la Défense. Voilà pourquoi, il était condamné à aller à la gare à pied.

Le vent chaud soufflait son visage, son costume-cravate l'enserrait. Il tourna la tête vers une voiture qui klaxonnait et bouscula une femme portant des courses. Trois minutes. La dame cria, mais il était déjà loin. Il trébucha et évita de justesse une poussette. Il regarda sa montre. Deux minutes. Son stress monta d'un cran. S'il ratait ce train, le prochain arriverait dans vingt minutes et le ferait arriver à dix heures trente. Or, son manager partait en réunion de dix heures trente heures à quinze heures. Il accéléra. Il devait absolument le voir avant.

Marc l'avait chargé de préparer des diapositives pour un comité avec la direction prévu le lendemain à quatorze heures, à sa grande surprise et à celle de ses collègues également. C'était un coup de projecteur incroyable. Alem prit l'escalier qui menait au quai. Cela faisait six mois qu'il avait été embauché en tant qu'auditeur dans une banque et il était tellement à la traîne! Il avait toujours un mal fou à rendre ses dossiers dans les délais et ses collègues ne voyaient en lui qu'un opportuniste. S'il était encore en poste, c'est parce que Marc exploitait avec satisfaction son talent pour la planification. Une expertise qu'il avait peaufinée par onze années dans le conseil. C'était le seul point positif

de sa rupture : elle lui avait libéré du temps qu'il avait utilisé combler ses lacunes.

Et ses collègues ! Il avait appris à ignorer les ricanements dans les couloirs. Il imaginait déjà les ragots si Marc réalisait lui-même ces slides<sup>1</sup> ou s'il les confiait à quelqu'un d'autre. Il n'avait pas droit à l'erreur : la version définitive du support devait être validée avant la réunion de Marc. La sonnerie du train retentit au moment où il emprunta les dernières marches de l'escalier menant au quai.

Les poumons en feu, Alem prit son élan et plongea. Les portes du wagon accrochèrent son pied. Elles émirent un grincement sec, mais il put ramener son pied dans la rame avant que le battant ne se ferme pour de bon.

Les passagers près de la sortie, obligés de se pousser, le regardèrent d'un air désapprobateur. Il exhalait, ahanait perturbant avec son souffle gras, le silence monacal du train. Sa veste l'emprisonnait, sa chemise lui collait au dos et sa cravate l'étranglait. Il se faufila entre deux femmes et s'accrocha à une fenêtre. Un couple adossé contre la vitre se dévorait des yeux. Il tendit le bras, passa sa main sur les reins de la jeune fille et secoua plusieurs fois le loquet, mais la fenêtre resta bloquée. Le duo l'ignora. Ne pouvaient-ils se décaler sur le côté ?! Et puis cette façon de se couvrir du regard, des hôtels existaient pour ça !

Il avait la gorge sèche. Le train s'arrêta, un passager pressé de descendre lui marcha sur le pied. Il grogna : sa paire neuve en nubuck beige était maintenant striée d'une trace de semelle noire ! Il lui jeta un oeil assassin et reporta son attention sur le couple. Ils se souriaient avec une telle tendresse ! Alem eut un pincement au cœur. L'homme se pencha, fit une bise sur la joue de la femme et celle-ci gloussa. Il eut une pensée compatissante pour le garçon. Lui avait aussi affiché cet air dadais !

*Profite mec, ça va pas durer ! De toute façon, ça dure jamais !*

Il desserra sa cravate et inspira une fois de plus. Le vent chaud emplissait ses poumons et il sentit ses aisselles trempées. Une femme monta, lui tourna aussitôt le dos en se pinçant le nez. Il ne lui en tenait pas rigueur : il puait. Même pour lui c'était dur. Dire qu'il avait pris une douche il y a à peine... Il regarda sa montre. Trente minutes !

Alors qu'il fixait le cadran, toutes ses sensations s'estompèrent : le temps parut ralentir et les bruits autour de lui s'étouffèrent. Il se souvint du jour où Anna lui avait offert cette montre. L'émotion noua sa gorge. Il n'avait qu'une envie : s'enfermer dans le noir et pleurer. Il détestait cette breloque : trop grosse, un brillant qui faisait toc. Pourtant, pour rien au monde, il ne s'en serait débarrassé : c'était la seule chose qu'il avait gardé d'elle.

Gênée, elle lui avait tendu un paquet emballé dans un papier cadeau pullulant de marguerites roses et de chiens jaunes, et avait ajouté d'une voix émue : « Pour que tu sois à l'heure le jour J ».

Le jour J. Le jour de l'accouchement. À l'époque, il avait un problème chronique de retard, à un point que ses amis avançaient systématiquement l'horaire à un rendez-vous pour qu'il arrive à l'heure. Il avait fait tomber le paquet alors qu'il était en train de l'ouvrir. Le chiffre sept du cadran s'était égratigné, mais il n'avait pas voulu la changer. Il s'était même imaginé dans le salon, son fils sur les genoux lui racontant pourquoi il n'y avait pas de sept sur sa montre. Il serait lancé dans une histoire remplie de dragons et de pirates en lui promettant de la lui léguer le jour où il rencontrerait la femme de sa vie.

Lorsque Anna était partie, il ne s'était pas alarmé. Impulsive et lunatique, c'était tout elle de disparaître quand elle n'était pas d'humeur. Il avait appris à ne plus s'en formaliser. Quand Anna allait mal, elle disparaissait. Quand Anna allait bien... Elle était toujours revenue. Puis, il avait commencé ces stupides rituels : des marguerites fraîches, une

bouteille de sa marque préférée de jus de fruits dans le frigo, la vaisselle dans le meuble télé... Ou de porter cette montre idiote tous les jours... Leur amour était éternel.

Aujourd'hui, l'enfant n'était plus.

Il aurait dû...

Il aurait dû...

Il secoua la tête. Le passé était le passé.

L'air frais frappa sa gorge et le tira de sa rêverie. Le train était arrivé à son terminus. Il était seul dans la rame.

\*\*\*

Alem ralentit, son rythme imposé la foule. Il grimaça. Voilà pourquoi il venait tôt au travail ! Lorsqu'il entra dans le couloir menant aux correspondances, l'affluence grandit et il dut s'arrêter. Mais pourquoi avait-il autant de monde ? Pour le gros des passagers, cette gare n'était qu'une étape !

Il tendit le cou pour voir par-dessus la foule. Son mètre quatre-vingt-cinq le lui permettait même s'il n'était pas très épais — à peine soixante-dix kilos. Il comprit l'origine des lenteurs : devant les sorties, une dizaine de contrôleurs attendaient. À leurs côtés, des hommes aux larges épaules avec un brassard orange fluo avec écrit dessus « SÉCURITÉ ». Alem sourit. Il était bien content de les voir. Ces inspections devaient être plus fréquentes ! Toutes ces personnes qui fraudaient les transports devaient payer ! On ne pouvait pas profiter de la collectivité sans régler son dû. Ce qu'il détestait par-dessus tout, c'étaient ceux qui se collaient à lui au dernier moment pour passer les portiques. Comme s'il prenait un abonnement pour les secourir ! Si les gens étaient plus honnêtes, le

service serait de meilleure qualité. En quinze minutes, il progressa de quelques pas médiocres. Impossible ! Il y avait encore au moins cent personnes devant lui ! Il mettrait un temps fou à sortir d'ici ! Il fit demi-tour pour prendre une autre issue. Un contrôleur l'aperçut et cria. Avant qu'il ne puisse réagir, deux agents de sécurité surgirent, fendirent la foule en sa direction et le prirent en sandwich. Cela l'agaça : il n'était pas un criminel ! Il s'approcha de l'homme et le gratifia d'un sourire. L'individu, visage fermé, se contenta de tendre le bras pour attraper sa carte de transport.

*Un sourire ne tue pas, Connard !*

Il mit la main dans sa veste. Son passe était dans une poche interne de son portefeuille. Il n'y trouva que ses clés de maison. Agacé, il fouilla l'autre côté. Il ne rencontra qu'un ticket froissé. Il eut un frisson.

— Votre titre de voyage, s'impacienta l'homme.

Le ton était tranchant.

*Mais qu'est-ce que tu crois que je fais CONNARD, un bowling ?!*

Alem chercha dans les poches de son costume. Vides. Quel idiot ! Avait-il pris son portefeuille ? À moins qu'il ne soit tombé ce matin durant sa folle course vers la gare ? Et s'il était resté dans le pantalon qu'il avait mis la veille ? Il regarda le contrôleur. Visage fermé, ses lèvres fines esquissèrent un air triomphant. Alem sentit le découragement l'envahir : comment prouver à Gengis Khan sa bonne foi ? Il fit son sourire le plus charmeur et se lança dans une explication.

\*\*\*

Alem arriva trente-cinq minutes plus tard dans le hall de la banque. Devant les portiques de l'immeuble, il fouilla ses poches pour prendre son badge. Uniquement ses clés de maison. Il chercha de l'autre côté et ne sentit que l'amende froissée. En voyant le papier, il se remémora son portefeuille oublié. Et surtout, sa carte d'accès glissée dans l'étui... Son exaspération monta d'un cran. Il avait envie de taper quelque chose. Les poings serrés, il partit à l'accueil inhabituellement bondé : une délégation venue de Belgique. À son entrée dans la file, un cri mécanique attira son attention : la machine qui imprimait des badges d'accès s'interrompit dans un râle plaintif. Il soupira et se mit à taper du pied. Il souffla de plus belle quand il vit l'hôtesse après deux redémarrages infructueux, appeler la maintenance.

\*\*\*

Le visage fermé, Alem se dirigea à son bureau. Enfin ! En l'apercevant, un de ses collègues lui lança en ricanant :

— Alors, on prend sa matinée ?!

Alem contracta sa mâchoire et s'assit à son poste.

Il vida ses poches et alluma son pc et s'attaqua à la mise à jour du support.

Il ne savait pas depuis combien de temps il était absorbé quand Marc surgit dans le plateau, se dirigeant vers lui d'un pas vif. Il regarda l'heure : onze heures vingt-cinq. Il aurait dû être en réunion. Son air renfrogné n'augurait rien de bon.

— Où étais-tu ? Tu n'as pas vu mes SMS ? Tu aurais dû prévenir que tu aurais du retard !

Un pli soucieux barrait son front et sa voix était un niveau plus perché que d'habitude. Alem grimaça : il aurait dû au moins l'alerter. Son téléphone devait être en mode silencieux, il ne l'avait pas senti sonner ni vibrer. Il tâtonna ses poches et jeta un coup d'œil sur la surface de travail. Il eut à ce moment précis une vision très claire : son portable chargeant tranquillement dans le salon.

*T'es stupide, mec !*

Les forces de l'univers s'étaient-elles liguées contre lui ?

Alem s'apprêtait à s'expliquer, son manager le coupa sèchement :

— Envoie-moi les diapos de l'Exco<sup>2</sup>.

Alem tiqua. Il comprenait l'urgence, mais il préférait prendre son temps et fournir un document abouti. Après tout, le comité avait lieu demain à quatorze heures.

— Je suis dessus. Tu auras une première version pour quinze heures. Ça te va ?

Marc le dévisagea comme s'il était attardé.

— Nous sommes *mardi*, Alec. La réunion c'est *aujourd'hui*. À quatorze heures.

Marc avait-il perdu la tête ? Dubitatif, Alem consulta le calendrier. On était bien mardi. Son agacement monta d'un cran : il ne lui restait donc que deux heures pour terminer son support.

— Les slides, ASAP<sup>3</sup>.

Alem le regarda s'éloigner, tendu. Oui, les forces de l'univers s'étaient bien liguées contre lui.

\*\*\*

Dix-sept heures trente. Alem approcha d'un pas vif vers le bureau de Marc. La porte était

fermée. Il patienta quelques minutes et des personnes sortirent par l'ouverture. Il toqua aussitôt. Marc était assis sur une table d'appoint. Il se massait les tempes. Ses épaules s'affaissèrent en le découvrant sur le pas de porte :

— Tu tombes un peu mal, j'ai un autre meeting, lui dit-il sans préambule.

Alem ne se laissa pas démonter. Marc semblait avoir oublié qu'il avait accès à son agenda. Cet « autre meeting » n'y était pas mentionné. Marc l'avait évité toute la journée. Pourtant la réunion à laquelle son chef avait participé était décisive : des coupes budgétaires conséquentes étaient annoncées et rendaient tout le monde fébrile. Pour Alec, ces restrictions étaient une erreur. Si le marché évoluait à la hausse comme les experts le prédisaient, il fallait même plutôt recruter des personnes supplémentaires. Son argumentaire allait dans ce sens. Les décisions qui en découleraient façonneraient l'avenir de la banque. Pourquoi Marc rechignait-il à en parler ?

— Qu'ont pensé les chefs de la présentation ?

Marc se remit à se masser les tempes fuyant son regard.

— Eh bien...

— C'est osé mais je pourrais organiser un POC<sup>4</sup> pour étayer mes conclusions...

— Alec, je... je n'ai pas gardé tes propositions. Pour tout dire, je ne l'ai même pas présenté ton projet.

Un coup frappé les interrompit. Sur le pas de la porte se trouvait Cassandra, une collègue. Il ne l'avait jamais aimée. Cassandra n'hésitait pas à jouer de ses charmes pour obtenir les dossiers les plus intéressants, et ce malgré son incompetence flagrante.

— Hello ! Je dérange ? scanda-t-elle d'une voix nasillarde.

Alem leva les yeux au ciel avant de la fusiller du regard.

*Bien sûr que oui !*

— Non, non ! s'empressa de répondre Marc visiblement soulagé de son arrivée.

Il repoussa sa chaise et invita Cassandra à s'asseoir. Ce faisant, Marc lui tourna le dos. Agacé Alem contourna Marc, mais celui-ci continuait de se déplacer, lui montrant ostensiblement son crâne dégarni. Puis, Marc lui fit soudainement à face, mais Alem réalisa alors qu'il était sur le seuil. Alem accusa le coup : c'était la technique que Marc utilisait pour faire sortir les indésirables. Il s'était souvent moqué des gens qui subissaient cette technique.

— Alec, dit Marc d'un ton faussement enjoué. On en reparle demain, okey ?

Marc ferma la porte au nez sans attendre sa réponse. Quelques secondes après, il l'entendit rire à une de ses plaisanteries. Alem serra la poignée tellement fort que ses jointures blanchirent.

Il rouvrit le bureau d'un grand coup de pied. Le vantail claqua contre la paroi. Surpris, Marc et Cassandra sursautèrent et le dévisagèrent. Il regarda Marc et lui assena :

— OK ? OK ? NON je ne suis pas ok ? OKAY ?!

Il se tourna vers Cassandra.

— Quant à toi, espèce de pute !

Cassandra eut un haut-le-corps indigné, mais Alem la lorgna d'un air aigre avant de continuer :

— Tu crois que je n'ai pas remarqué que ton sale jeu ? Tes invitations lourdes pour « prendre un verre le soir » ! Je n'ai commencé à t'intéresser que lorsque je suis rentré dans les petits papiers de Marc ? Dégage tes gros nichons d'ici ?! On est pas au Hustler, on est dans une banque BORDEL !

Le regard d'Alem se fit moins vitreux. Il était devant la porte. Son démon intérieur

devenait irascible. Il lâcha la poignée. Ses mains tremblaient, il n'arrivait plus à les plier.

Il rebroussa chemin. Il fallait qu'il se calme. Il repartit à son bureau, jeta sa veste plus qu'il ne l'accrocha sur sa chaise. Le vêtement tomba sur la moquette. Il n'en pouvait plus de cette journée, de cette poisse. Depuis ce matin, il cumulait ! Il en avait marre, marre, MARRE !!

*Je sais ce qui te calmerais...*

NON. Cela faisait trois semaines qu'il n'y avait pas pensé. Il devait résister. Il s'assit à son poste et regarda les cent soixante-dix pages de données restant à vérifier. Les chiffres commencèrent à danser devant ses yeux. Il sentit une migraine poindre. Il n'y avait aucun mal à se faire du bien. Il décrocha et appuya sur une touche préenregistrée. À cause du tremblement de ses mains, l'appareil tomba avec fracas sur la table. Ses collègues le dévisagèrent. Il inspira pour calmer sa nervosité et reprit le combiné à deux mains :

Pas de sonnerie, comme d'habitude. Le répondeur s'actionna aussitôt. En l'entendant, il se raidit. Qu'était-il en train de faire ? Il n'aurait pas dû appeler.

*Menteur, tu en as envie.*

Il devait raccrocher ! Il n'en avait plus besoin à présent.

*Mytho !*

Pourtant dès que l'annonce commença, il se cramponna au combiné buvant chacun des mots. Comme il aimait cette voix : rauque et mélodieuse. Comme un drogué, il compressa son oreille au récepteur :

« Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur d'Anna. Je ne suis pas disponible. Merci de laisser un message. »

Il ferma les yeux pour savourer. Cette micro-inspiration sur les D et les B. C'était

tellement érotique. Ce message n'était que pour lui.

*Meccc !! Tu fais tiep ! Tu te branles sur un répondeur !*

Bippppppppp

Il serra ses lèvres. Il aurait aimé lui dire comme il allait mal, lui expliquer à quel point sa journée avait été pourrie. Elle avait toujours eu le mot pour l'apaiser. Puis, elle aurait raconté une anecdote sur son travail qui l'aurait fait rire... Et comme toujours, il aurait raccroché, reprenant ses tâches enfin revigoré. Pourtant...

— Voulez-vous laisser un message ? répéta la voix mécanique.

Cette fois-ci, la cavalerie ne viendrait pas à la rescousse. Personne ne l'aiderait à aller mieux. Il était seul. Il eut un pincement au cœur. Sa solitude lui apparut dans toute sa cruauté.

— Je n'ai pas compris. Voulez-vous laisser un message ? Appuyez sur un si vous...

Il raccrocha et le bruit du combiné claqua dans l'open-space. Et pourquoi avait-elle une voix si joyeuse alors que lui allait si mal ? Il n'était qu'un gros minable ! Minable d'avoir perdu son portefeuille ! Minable d'avoir échoué à préparer des slides ! Minable de patauger dans cette boue sentimentale depuis treize mois ! Chaque jour, il se levait avec l'espoir stupide que demain irait mieux. Mais putain, en vérité, ça n'allait pas. Rien n'allait !! Il repoussa ses dossiers.

Il se leva brusquement : son siège bascula en arrière. Son collègue, le blagueur lui jeta un regard curieux. Il étouffait. Il sortit à grandes enjambées. L'air chaud sur le parvis lui frappa le visage. Même à Paris la ville du mauvais temps, il faisait un soleil insolent de merde ! Les personnes se hâtaient vers la gare. Elles avaient des familles, des amis, des vies. Il resta debout à scruter les gens, perdu.

Anna aussi se dépêcherait comme ces gens. Pressée de rentrer jouer à la mère parfaite avec son nouveau bébé et son nouveau mari. Pourquoi avait-elle droit à une seconde chance ? Elle avait tué son enfant pour se mettre avec un autre homme ! Pourquoi se cachait-il comme un chien pour écouter sa voix et pleurait encore comme un bébé à son travail ? Il était la victime dans cette histoire ! C'est lui qui aurait dû de l'avant ! C'est lui qui aurait dû aller mieux !

Il était dix-huit heures. Alem partait rarement avant vingt heures. Mais aujourd'hui, il n'était bon à rien. Il avança un pas après l'autre. Au hasard. Sans but. Loin de ce massacre qu'était sa vie.

\*\*\*

Alem erra, les quartiers se succédant aux autres. À la Défense, il décréta que sa vie jusqu'ici avait été merdique. Arrivé au pont de Neuilly, il mit sa cravate dans la poche de son pantalon et roula ses manches. À l'Arc de Triomphe, il insulta des Japonais occupés à se photographier. À Concorde, il admit qu'il n'avait pas fait grand-chose pour surmonter sa peine. Ses amis le fuyaient : il était devenu triste et cynique. Quand avait-il vu une nouvelle tête pour la dernière fois ? Et son dernier rancard ? À Place Vendôme, il insulta intérieurement un couple. Enfin un « couple » : la femme était trop jeune. Leur proximité et leurs regards complices ne le trompaient pas : l'amour véritable était un mythe.

\*\*\*

Grouikkkkkkkk !!

Alem pinça la peau de son ventre pour que la douleur calme ses crampes. Pour

produire les supports à temps, il avait fait l'impasse sur le déjeuner. Il se tenait devant un restaurant grec. L'employé tranchait une broche qui le dépassait d'une tête. Alem fixa la viande grillée et juteuse. Comme il aimait. Quand il prenait un kebab, il exigeait que la viande de son sandwich provienne uniquement du haut de la broche. Il tâta ses poches. Pourquoi était-il parti aussi brusquement ? Il aurait dû emprunter de l'argent à un collègue.

Il s'emplit des effluves gras et son estomac s'apaisa. Il détacha son regard de l'homme et inspecta les alentours. Le quartier lui était inconnu. Le kebab était coincé entre un sex-shop et une alimentation aux fruits « frais » et flétris. Il vit l'employé sortir et saler des frites dorées et croustillantes. Si seulement il pouvait en croquer une. Le crépitement de l'huile lui caressa ses oreilles.

Grouiikkkkkkk !!

Il devait rentrer vite avant de lécher la vitrine noirâtre du kebab. Il avait mal aux pieds. Il jeta un coup d'œil à sa montre : il avait marché pendant presque six heures. Avec ces terrasses alignées, le quartier semblait animé : le métro se trouvait à proximité. Alem tâta ses poches en quête de ses clés. Il les avait, il en était sûr ! Il les avait touchées cherchant son passe Navigo ce matin pour Visage fermé. Elles étaient dans la poche de sa veste. Et sa veste... Un frisson parcourut son échine. Et sa veste... Il sentit la cravate. Ses épaules s'affaissèrent. Et sa veste... Sa colère en sortant du bureau de Marc. Sa veste était accrochée au dossier de sa chaise. À son poste. Il se rappelait maintenant l'avoir jetée dans un geste rageur.

*Pauvre type. Même ce que tu prends, tu ne peux pas le garder.*

Alem sentit l'exaspération l'envahir. Eh ben ! Il irait d'abord récupérer ses clés ! Il regarda autour de lui. Devait-il tourner à gauche dans cette rue mal éclairée ou suivre ces

gens qui allaient vers ce boulevard en montée ? La pente semblait praticable, mais il n'en voyait pas le bout. Un métro pouvait-il être dans un endroit aussi éloigné ? Il tourna la tête. La lumière d'un lampadaire crachotait sur les poubelles malodorantes d'une brasserie. D'un autre côté... Une station dans un coin aussi mal éclairé ? Il considéra la foule qui remontait la pente et leur emboîta le pas. On devait avoir une jolie vue de là-haut. Sans ticket et sans argent, il n'aurait pas le choix : il allait frauder. Et ces gens l'y aideraient. Au stade où il en était...

\*\*\*

Alem peinait à reprendre son souffle. Il avait sous-estimé la montée. Une mère accompagnée de ses deux enfants tourna au bout de la rue. Il avait réussi. Le haut de la pente donnait sur une petite place. Il ne détailla pas plus l'environnement, il emboîta le pas à deux personnes qui le dépassèrent. Le couple disparu de son champ de vision et tourna à droite. Il entendit le bruit caractéristique d'une badgeuse et accéléra. Il ne voulait pas se laisser coincer à une éventuelle barrière. Mais passé le virage, il se trouva nez à nez avec une grille. Surpris, il ne put que contempler le duo s'éloigner main dans la main. Pas de métro. Une femme plus âgée surgit, le dépassa et ouvrit la porte. Elle lui jeta un regard méfiant, mais il l'ignora et se faufila. Mais au fur et à mesure qu'il remontait l'allée, sa mauvaise impression se confirma : aucun métro ne pouvait se trouver au cœur d'un espace vert accessible uniquement via un digicode. Son malaise grandit. Au bout du chemin, trois barres d'immeubles se dressaient dans un parc clairsemé. Sur un panneau mal éclairé : « R\_SIDENCE LES CH\_SNAIES ».

Alem sentit le découragement l'envahir. Il revint au niveau de la petite place et s'assit

sur un banc. Des yeux, il scruta des environs. À part la résidence à la con au bout de la rue, cette place merdique et son ramassis de planches pourries, il y avait un bar, qui compte tenu de son emplacement, devait être tout aussi nase. Et surtout *aucun* métro.

Les larmes montèrent. Quelle putain de journée de merde ! Sa peau collait sa chemise, ses ongles étaient noircis par la crasse. Et il avait soif ! La chaleur lui avait asséché la gorge. Sa langue était lourde et pâteuse.

Il considéra ses chaussures de ville poussiéreuses. Il n'en pouvait plus.

Il dut s'y reprendre à deux fois pour déloger ses pieds gonflés. Des cloques étaient apparues sur ses orteils. Il s'allongea sur la banquette et ronronna de plaisir : la douleur dans ses pieds et son dos s'était évaporée. Détendu, les rouages de son cerveau fonctionnèrent en un éclair. Le plan était simple : il allait... souffler un instant. Puis, il irait dans le bar à côté... demander un petit verre d'eau et où trouver le métro. « Dodo, verre d'eau et métro ». Oui, ce plan était simple. Rasséréné, il ferma les yeux.

\*\*\*

Alem s'éveilla en sursaut : une abeille vrombissait à son oreille. Il agita ses mains pour la chasser et réalisa que ce n'était qu'un scooter qui s'éloignait de la place. Le ciel constellé d'étoiles.

*Fermer les yeux un instant, tu parles !*

Il regarda sa montre : il avait dormi presque deux heures. Son ventre grogna. Il étouffa un bâillement et se redressa. Son dos était en compote : il sentait sa chair meurtrie par les boulons du banc. Une brise rafraichissante s'était levée et il vit que ses chaussures étaient encore là.

*Pff, qui voudrait les voler ?*

Il eut plus de mal à les enfiler qu'à les enlever. Ses cloques s'écrasèrent contre le cuir souple. Il se dirigea en boitillant vers le bar. Au-dessus de l'entrée, une enseigne imposante clignotait constituée d'une chope de bière et du mot « Bichkek ». Alem demandait ce que signifiait ce nom lorsqu'il poussa la porte de l'établissement. La pièce était si sombre qu'il ne perçut rien même après avoir plissé des yeux. Une cloche clouée tinta. À l'intérieur, des tables éparses autour desquelles des hommes discutaient bruyamment. Les conversations cessèrent progressivement et des dizaines de regards le dévisagèrent. Les premiers effluves qu'il sentit le surprirent : au lieu des odeurs d'alcool et de renfermé habituelles, une fragrance capiteuse l'envahit. Le savant cocktail, à la fois sucré et acidulé, lui donna le sentiment d'avoir passé la journée dans une parfumerie. Il contourna un pot de fleurs accroché à une patère et s'enfonça dans la pièce.

Les yeux d'Alem s'habituaient à la pénombre et il constata que toutes les fenêtres étaient barricadées. Il déglutit. Il avait l'impression absurde qu'un piège se refermait sur lui. Un homme se matérialisa à l'entrée. Plus grand que la porte. Alem se demanda comment il avait pu l'ignorer. Le garde se plaça devant la sortie, l'obstruant complètement. Alem se crispa : il portait des faux cils, un fard à paupières mordoré et une moustache bien taillée en forme de fer à cheval. Il ricana.

Il avança d'un pas supplémentaire dans la pièce et se figea.

Ils étaient tous maquillés.

Alem restait immobile hésitant sur la marche à suivre. Il devait partir : des hommes grimés ainsi, ce n'était pas bon signe. Avait-il débarqué dans une espèce de partie fine gay ? À moins que ça ne soit des vampires.

*Allons, un peu de courage ! Tu ne vas pas te faire tabasser par des femmes maquillées pour un verre*

*d'eau !*

Alem acquiesça en réponse à sa voix intérieure. Les épaules du vigile dépassaient l'encadrement de la porte. Il pouvait voir les veines courir sur ses biceps. Avec sa dégaine, on aurait dit un cube. Un cube musclé. Ou plutôt un congélateur. Un congélateur musclé avec des faux cils et du liner. L'image fit sourire Alec. L'homme resta de marbre et ferma la porte du bar. Alem déglutit en voyant sa main : elle couvrait la poignée. Des pattes d'ours. Il sentit sa glotte aller et venir :

*Et si cette paluche te giflait ?*

Un cri fusa et certains hommes se mirent à rire. D'autres, amusés, suivirent sa progression vers le comptoir. Alem n'avait pas compris un traître mot de ce qui venait de se dire : il n'avait pas parlé en français. Mais il s'en fichait. Il s'approcha du bar et fut happé.

Ploc.

De l'eau.

Ploc.

De l'eau s'égouttait d'un robinet dans un bac rempli de verres sales. Alem fixa les perles cristallines se former et tomber dans le récipient. Il se lécha les lèvres desséchées. Quel gâchis ! Ploc. Il imagina les gouttes humidifier sa bouche et ruisseler en lui. Quelle douce mélodie ! Son ventre frémit d'impatience.

Ploc.

Ah ! Si seulement il pouvait se pencher et boire ! Alem entendit un raclement de gorge, mais son regard resta soudé au robinet. Et s'il plongeait sa tête le bac ?

Ploc.

Nouveau raclement de gorge.

Ploc.

Ploc.

L'homme frappa sur le comptoir. Le coup résonna comme une gifle. Alem sursauta et fronça les sourcils. Le barman avait le visage recouvert de... farine ? En tout cas, ça y ressemblait fortement. Il portait également de faux cils roses et un arc-en-ciel de couleurs sur la paupière. Sous sa moustache rectiligne qui allait d'une oreille à l'autre, une bouche fardée d'un rouge à lèvres vif. Des poils du même rouge tachetaient ses joues et son cou. Le barman prit le chiffon sur son épaule et essuya un verre. Alem le dépassait d'une tête. Autour de lui, le silence s'agrandissait. On entendait plus qu'un vague récital éructé d'une radiocassette usée. Envahi d'une soudaine timidité, Alem ouvrit la bouche. Aucun son ne sortit de sa gorge tarie. Il se racla bruyamment avant d'énoncer d'une voix aussi assurée qu'il put :

— Euh... Je voudrais un verre...

« D'eau... s'il vous plaît ». La fin de sa phrase mourut dans sa gorge. Il ne pouvait pas venir dans ce trou et demander de l'eau. Le barman resta silencieux et Alem eut l'impression que son cœur allait tomber sur le comptoir. Puis il entendit pouffer : un homme, puis un autre, et suivis bientôt par d'autres. Alem sourit et regarda la salle. Toute la pression qu'il sentait une minute auparavant sembla s'être envolée. Il se tourna confiant vers le barman... Qui arborait la même mine sinistre. Sa moustache remua comme celle d'un chat et sans décrocher un mot, il glissa la carte vers lui. Puis, il tendit le bras en l'air pour vérifier la propreté du verre nettoyé.

Alem s'y prit à deux fois pour la déchiffrer. En quelle langue était-ce écrit ? Russe ? Croate ? Est-ce que ça craignait s'il demandait une carte en français ?

Alem posa son doigt au hasard sur le menu : Lait fermentait. Du lait, voilà qui allait

bien avec l'endroit. Et puis le lait, ça ne devait pas couter cher.

En entendant son choix, le barman haussa un sourcil et lança quelque chose à la cantonade. Ce qui provoqua l'hilarité générale. Alem sourit. Ça devait être bon signe s'il se déridait. Peut-être que du coup, ça passerait mieux lorsqu'il lui annoncerait qu'il n'avait pas d'argent. L'homme lança ses bras en l'air, tourna sur lui-même avant de frapper le comptoir d'un coup sec.

Sur le bar, il y avait un verre de la taille d'un shot. C'était tout ? Il inspecta le contenu : le liquide se troubla quand un grumeau remonta à la surface.

*Casse-toi mec !*

Oui, il fallait qu'il parte. Il allait... Il allait... L'homme posa une coupelle de cacahuètes. Alem se sentit tomber d'une falaise. Il tendit le bras vers le bol, mais le barman la tenait encore. Alem inspira pour se donner du courage et but le verre d'une gorgée. Pour du lait, c'était fort. Il toussa : un grumeau avait glissé de travers. Les larmes perlèrent à ses yeux. Son estomac se cabra. Hors de question de vomir ici ! Il fourra une poignée de cacahuètes dans sa bouche et mastiqua. Elles croustillaient. Alem sentit du gras sur sa main et ses lèvres. C'était exquis ! Le bar entier riait : certains se tenaient le ventre et d'autres s'accrochaient à la table pour ne pas tomber par terre. Un des hommes hurla quelque chose au barman et celui-ci remplit à nouveau le verre d'Alec.

Il but le deuxième d'une traite. Cette fois, avec le contraste des cacahuètes salées, il sentit l'arrière-gout savonneux et de peau de bête. Il n'y avait aucune trace de lait là-dedans ! Il eut la nausée. Pourtant il ne rechigna pas lorsqu'on lui présenta un troisième verre. Le liquide lui brûlait l'estomac augmentant sa soif d'eau. Un autre homme cria et un nouveau gobelet se matérialisa. Bientôt, Alem perdit le compte se contentant de porter aux lèvres ce qui apparaissait devant lui.

\*\*\*

Alem reposa le verre sur le comptoir. Sa tête tournait. Il mit la main dans la coupelle et rencontra le néant. L'avait-il manqué ou bien était-elle vide ? Un grumeau remonta dans sa gorge.

Il se leva et vacilla. Heureusement que le sol était mou. Les rires lui parvinrent au ralenti. Il eut un hoquet. Quelque chose n'était pas passé. Il se tint le ventre. Du lait ne devait pas le mettre dans cet état. Il se redressa. La salle lui paraissait moins nette, les visages ressemblaient aux gribouillages de maternelle de sa nièce.

*Ça vient des cacahètes ! Ce truc qui croustillait, c'était de la poussière !*

Les bruits s'estompèrent. Il eut un hoquet et sentit une bouillie remonter dans son œsophage. Il essaya d'assembler ses esprits, mais un tapage persistant l'empêchait de se concentrer. Plusieurs coups furent portés sur une surface plane. Alem fixa les doigts déformés du barman. À frapper comme ça, ça ne l'étonnait qu'à moitié. Il se mit à rire. Son estomac se contracta et il couvrit sa bouche. Il ferma les yeux pour refluer son malaise, mais le sol continua de tanguer. Il ôta sa main : elle était remplie de vomi. Il reprit subitement conscience de l'atmosphère lugubre. Bon Dieu, il faisait trop chaud ! Le barman pointa l'arrière de la salle. Alem s'y rua, la main toujours collée contre sa bouche, cogna deux tables, une chaise et la porte à battants. Du liquide tomba sur ses chaussures. Il entendit à nouveau les rires lui parvenir.

Une fois dans les toilettes, ce qui était incertain devint inévitable. Alem vomit. Puis, les crampes furieuses cessèrent. Puis, ce dont il avait rêvé toute la soirée : il mit sa tête sous le robinet du lavabo, se lava le visage et but, se lava le visage, but à nouveau. Alem

ne sut combien de temps s'était écoulé, mais quand il se redressa il était repu, la peau du ventre bien tendue. Alem reprit contact avec son environnement et se boucha les narines. Ça ne sentait pas le concentré de fleur partout ! L'angoisse le saisit. Comment allait-il payer ? Pourquoi ne s'était-il pas tenu au plan initial ? Il allait mourir à cause d'un bol de cacahuètes. Il vit des lucarnes dans les toilettes : elles étaient à trois mètres environ du sol. Et même s'il avait pu les atteindre, il aurait fallu qu'il ait le corps d'un enfant pour s'y glisser.

Il fxa sa tête dans le couloir et jeta un coup d'œil dans la pièce. Le barman déposa l'addition sur le comptoir. Combien de verres de cette saloperie avait-il bus ? Cinq ? Dix ? Un filet de sueur coula dans son dos.

Le maquillage ne masquait pas les visages lardés de cicatrices. Certains visages semblaient taillés à la serpe affublant à leur propriétaire des expressions implacables. Et ce client en chemise verte : ses biceps étaient plus gros que ses propres cuisses. Alem imagina son bras se refermer sur son cou. Jamais, il ne pourrait parler avec ces mecs ! À la seconde où ils réaliseraient qu'il n'avait pas d'argent, ils le tueraient !

*Et tu l'auras bien mérité !*

Il devait s'enfuir ! Il regarda autour de lui à la recherche d'une issue. Sortir par la salle était exclu. Il n'arriverait pas au milieu de la pièce avant de se faire intercepter par le Congel ou un client. Il devait y avoir un accès à l'arrière. Le barman fit signe de la tête au Congel. Le Congel acquiesça et se dirigea vers lui. Il venait ici ! Il venait le chercher !! Son cœur cognait dans sa poitrine. Alem recula dans le couloir. Sa main rencontra un mur grassex puis une poignée. Il appuya d'une torsion et poussa la porte. Elle resta close. Il avança vers une autre porte. Comment expliquerait-il sa présence ? Le pas lourd du

Congel était plus distinct. Il était fait comme un rat. Peut-être que s'il se cachait bien dans ce coin à l'ombre, on ne le retrouverait pas. Il leva la tête et vit un panneau « sortie » faiblement éclairé. Le cœur battant, il appuya sur la poignée.

\*\*\*

La porte s'ouvrit. Le soulagement l'emplit. Il se remit à tâtonner et tourna l'interrupteur qu'il éteignit aussitôt. Mieux valait rester discret. Il remarqua les piles de cartons, certaines montaient jusqu'au plafond. Il se trouvait dans la réserve.

*Tu vas mourir !*

Il aperçut une autre sortie. Ça devait être la zone de réception des livraisons. Confiant, il avança vers le dégagement et trébucha. Le choc fit trembler des bouteilles. Il mit la main sur les cartons responsables. Le tintement cessa et il tendit l'oreille. Ce bruit avait-il alerté le Congel ? Seul le murmure du vent qui s'engouffrait lui répondit. Il s'escrima sur l'autre porte, mais celle-ci resta fermée. Alem se laissa aller contre le mur, défait.

Il entendit crier et un battant claquer. Les toilettes avaient été fouillées.

Paniqué, il regarda aux alentours et avisa un mince rai de lumière trancher dans le mur. Une fenêtre ! Comment n'avait-il pas pu la voir avant ? Elle était obstruée par des fûts. Seigneur, faites qu'il puisse l'ouvrir ! Les piles de cartons éparses dans la pièce rendaient l'accès difficile. Il grimaça en poussant l'un d'eux. 12 X 1 L. Son sport de l'année ! Il réalisa un chemin plus ou moins stable et atteignit le contour de la fenêtre. Les jambes flageolantes, il se redressa et tourna le loquet. Le battant s'ouvrit dans un long grincement et le soulagement l'envahit. Il jaugea l'espace. Il pouvait passer, mais pas entièrement. Son pied s'enfonça dans un carton et il sentit une bouteille croustiller sous

son talon. Deux fûts empilés contre le mur bloquaient le battant. S'il arrivait à les déplacer, il pourrait se glisser et s'échapper. Il banda ses muscles et se pencha sur les fûts : le liquide à l'intérieur tressauta. L'air commença à manquer et il maintint son effort. Il se laissa aller et reprit son souffle. La colonne avait bougé de quelques centimètres.

Il inspira et s'appuya à nouveau de tout son poids sur la futaille lorsque la lumière inonda la pièce. Alem se figea comme une biche piégée par les phares opalescents. Sur le seuil, le barman vociférait. Le Congel entra et se dirigea vers lui. Il poussa du bout du pied les cartons qu'Alem avait dû escalader. Alem entendit avec horreur les chaises dans la pièce principale se racler. Il était cerné.

*Ils vont te choper !!!*

Il allait se faire massacrer. Il se hissa à la fenêtre et s'y glissa. Comme prévu, il réussit à passer son torse et tenta de s'agripper au bord rugueux du trottoir. Il tourna la tête et vit le Congel tendre le bras vers lui. Il y était presque ! Il se contorsionna pour faire passer son postérieur. Il eut un haut-le-cœur. Ses jambes moulinèrent dans le vide quand on lui empoigna le mollet droit. Il hurla de douleur. D'autres cris d'encouragement retentirent dans la pièce. Mû par la peur, il tenta de se dégager en donnant des coups avec sa jambe libre. Alem vit une patte d'ours attraper sa ceinture. Il se débattit en constatant que son corps entraîné vers l'intérieur. Alem se tortilla et sentit du bout du pied une surface molle. Était-ce un torse ou un visage ? Il ne se laissa pas plus de temps pour réfléchir et pressa de toutes forces. Une plainte s'éleva aussitôt et sa jambe fut délivrée. Il n'en fallut pas plus à Alem pour bondir à l'extérieur. Alem entendit des bouteilles s'écraser, un tesson tomba devant ses pieds dans le gravier. Il était libre !

\*\*\*

Alem s'enfuit en boitillant. Des hommes poussaient les cartons pour atteindre la fenêtre.

La silhouette imposante du Congel avait disparu. Soit il était inconscient soit il contournait le bâtiment pour l'achever. Alem regarda autour de lui. Il était à l'arrière. La rue se terminait en cul-de-sac et deux bennes étaient entreposées. Il allait remonter l'allée pour revenir vers la place où il s'était assoupi. Mais un groupe d'hommes surgit du bar envahissant la place. L'un d'eux cria et pointa un doigt en sa direction. Son cerveau fonctionna à toute allure à la recherche d'une échappatoire. Il n'avait pas enduré tant de souffrances pour mourir ici. Il regarda le mur et y poussa une benne. La fermeture du couvercle tonna dans la rue. Les éclats de voix étaient plus distincts. Il monta dessus et jaugea la distance. Il sauta et toucha du bout des doigts le sommet. Mais sa main rencontra une substance visqueuse. Il glissa, tomba sur la benne qui s'éloigna un peu plus du rempart. Ils s'approchaient. Alem ressentait leur rage. Il se redressa et bondit à nouveau. La seconde fois fut la bonne. Les voix rugissaient à ses pieds. Alem se hissa et s'agrippa fermement au sommet du muret. En bas, les hommes placèrent la benne sous lui. Il passa ses jambes de l'autre côté. Peu importe ce qu'il trouverait, ce serait mieux que se faire rattraper par ces fous. Il ferma les yeux et bascula dans le vide.

\*\*\*

Il tomba sur un sol rugueux et roula plusieurs fois sur lui-même. Une branche lui cogna la tête, des brindilles couvrirent sa chemise et de la terre emplit ses oreilles. Il se redressa et s'épousseta. Il se trouvait dans le jardin de la résidence. Il massa la zone endolorie et courut en ligne droite. Sa cheville était enflée. Le Congel n'y était pas allé de main morte.

Il dut faire un effort pour garder les yeux ouverts. Il fallait mettre le maximum de distance entre lui et les hommes du bar.

Au bout du jardin, il vit un escalier rouillé, réservé aux sorties d'urgence. Il l'emprunta. La descente grinça, mais transporté par la peur, il ne sentit pas ni ses pieds endoloris, ni sa cheville enflée. Alem courut. Il traversait les ruelles au hasard. La peur décuplait sa vitesse. De temps en temps, il jetait des coups d'œil en arrière. Personne. Le vent gonflait sa chemise. Toujours personne. Il n'en revenait pas.

Le soulagement l'emplit et il éclata de rire. Il ne s'était jamais aussi senti bien depuis... Depuis ce matin en fait... Il s'arrêta pour prendre son souffle. Il était exténué. Il savoura le sentiment exquis d'avoir échappé à la catastrophe. Il tendit l'oreille. Du bruit provenait de la droite. Il allait remonter la rue vers ce bruit. Avec un peu de chance, il tomberait sur de la circulation. Il fit à peine quelques pas que le sol lui frappa la tête.

Alem tenta de se redresser. L'avait-on assommé ? Il leva les yeux au ciel et vit le bitume gris et sale. Il massa sa mâchoire endolorie. Au-dessus de lui, des voix se disputaient. Il se figea en reconnaissant le charabia : le même que celui du bar. Il cracha du sang. La brûlure irradiait son flanc droit. Il jeta un coup d'œil : parfums, faux cils colorés, moustaches artistiquement taillées. Ils l'avaient rattrapé. Son regard se verrouilla sur l'un d'eux : le Congel dont le côté gauche du visage était lardé d'entailles jusqu'au front. Le Congel fit un signe de la tête aux deux autres. Les deux gars le relevèrent et lui entravèrent les bras. Ses jambes ne le portaient plus. Il dégonda une barre de fer d'un clic-clac abandonné, lui sourit avant de le frapper dans le ventre de toutes ses forces. Alem eut l'impression d'être coupé en deux. Il se tint les entrailles et coula à terre.

\*\*\*

Alem se balançait sur le bitume en tenant ses côtes. La douleur se répandait dans son corps. Il sentit des mains le tâter vigoureusement. Alem le repoussa le bras indélicat. Il ne supportait pas qu'une pogne aussi virile le caresse. La réponse ne se fit pas attendre : on le gifla. L'homme fouilla ses poches. Que se passerait-il quand ils se rendraient compte qu'il n'avait ni argent ni portable ? Un sanglot monta dans sa gorge et les larmes lui brouillèrent la vue. Il allait mourir ici dans une ruelle merdique pour une espèce de lait caillé alcoolisé dégueulasse qui sentait l'animal cadavérique ! Alem avait toujours pensé que le jour où il s'éteindrait, sa vie défilerait comme dans un film d'aventures. Indiana Jones. Ce ne fut pas le cas. Des souvenirs s'imposèrent à lui : son enfance à voler des fruits dans les champs voisins, sa joie lorsqu'un ami d'école de commerce l'avait invité à Noël, sa fierté le jour où il avait signé son CDI, Anna. La colère le remplit aussitôt. Anna. Qu'elle aille brûler en enfer ! Il pensa aux treize mois qui venaient de s'écouler. Il ne se reconnaissait plus. À cause d'elle, il était devenu un zombie. À cause d'elle, il était perturbé au travail. À cause d'elle, il... À cause d'elle ? Était-ce vraiment à cause d'elle ? Était-ce la faute d'Anna s'il dénigrait ses collègues ? Ce n'est pas elle qui leur suggérait de déjeuner sans lui. Quelle avait été la dernière fois où il avait eu un mot aimable ? Auparavant, le matin démarrait toujours en chantant du Coldplay. Il ne se souvenait pas quand il s'était égosillé pour la dernière fois. Était-ce la faute d'Anna s'il annulait les soirées à la dernière minute ? Et les appels et SMS de ses amis qu'il ignorait sourdement ? Cette certitude avait poussé insidieusement en lui. Au fond, il savait qui était responsable de ce gâchis. Ce n'était pas Anna qui déjeunait seule devant son écran le midi. Ce n'est pas Anna qui avait passé le mois d'août à Paris quand ses amis fêtaient à Barcelone. Anna

aussi avait tourné la page. Qu'avait-il fait de concret pour aller mieux ?

Sa vie ne pourrait pas s'arrêter ainsi ! Il imaginait son enterrement, ses amis amassés autour de sa tombe. Que diraient-ils de lui ? « Cette rupture avait été le début de la fin... », « À son travail, ça n'allait plus... Ses collègues préféraient manger sans lui... » Il ne pouvait pas mourir comme ça ! Il voulait vivre ! Rire ! Retomber amoureux ! Devenir parent ! Monter son entreprise de gâteaux biologiques ! Les larmes affluèrent. Si seulement il en avait pris conscience plus tôt ! Sa journée se serait déroulée autrement.

*Ces treize mois se seraient déroulés autrement...*

Alem fut plaqué sur le bitume. L'homme fouilla son autre poche. Qu'allaient-ils voler ? Ses clés ? De l'argent ? Son portable ? Un des hommes l'interpela :

— Vaneya kaszi goglu !

Alem regarda le gredin et soupira.

*Dis-lui que tu ne comprends pas.*

Alem vit les veines à la base du cou de son interrogateur gonfler. Comme Alem ne réagissait toujours pas, il répéta en appuyant chaque syllabe :

— Va-ne-ya kas-zi go-glu !

Il sortit sa main des poches d'Alem et montra ses mains vides à ses autres compères. L'homme en veste de cuir pivota à nouveau vers Alem et lui demanda :

— Si yete vatamen ?

Le sang d'Alem ne fit qu'un tour. Il ferma les yeux. Il devait temporiser les choses. L'homme continuait d'aller et venir en braillant et ça l'empêchait de réfléchir.

*Putain, mais pourquoi tu me parles dans cette langue de chacal ?! T'as pas encore capté que je ne comprends que DALLLE !!*

Quand Alem revint à lui, il était en train de hurler. Immobiles, les hommes le scrutaient. Alem paniqua. Que leur avait-il dit ? Il tenta de se lever, mais n'y arriva pas. Il se mit à genoux et enchaina :

— Écoutez, je... je... n'ai pas grand-chose, mais tenez !

Alem délaça le bracelet et le tendit à l'homme :

— Elle a couté cher, c'est... c'est... c'est mon ex.

Un étau d'acier lui tordit le bras et la montre passa dans les mains de Veste-de-cuir. Il le toisa. Sa chemise et son pantalon remplis de terre. L'homme pointa ses chaussures. Alem les enleva et les lança au vol. Le Congel les attrapa et regarda en souriant. Il lui manquait une dent :

— Si toi reviens bar, MORT ! Capiche ?

— Capiche, capiche, capiche répondit Alec

Alem hocha de la tête. Le Congel et Veste-de-cuir le poussèrent en avant. Alem s'écrasa contre un lampadaire et s'affaissa. Ses côtes et sa mâchoire craquèrent, mais qu'importe : il s'en était sorti.

\*\*\*

Alem tituba longtemps et finit par tomber sur un boulevard animé. Une épicerie et un taxiphone étaient ouverts et des voitures circulaient. Il s'assit à un abribus. Les passants fuyaient son regard et un hésita à lui donner une pièce. Un bus approcha et Alem lui fit signe. Peu importe sa destination, il monterait. Il voulait être loin d'ici.

— Où allez-vous ? demanda-t-il au chauffeur.

— Nanterre, terminus boulevard Colbert.

De la chance, c'est tout ce dont il avait besoin. Alem sourit.

— C'est mon jour de chance, on dirait...

Le conducteur sourit en retour :

— En vous voyant, je n'aurais pas parié.

Arrivé au niveau des sièges derrière le chauffeur, Alem fut accueilli par des effluves de vomi. Deux jeunes cheveux longs noirs, habillés en noir de la tête aux pieds dormaient au-dessus d'une bouillie nauséabonde. Alem les dépassa et se dirigea au milieu du véhicule. Ici, l'odeur était acceptable. Alem s'accrocha à la barre alors que le bus prenait un virage. Assises sur les places centrales, trois femmes légèrement vêtues. Alem s'approcha d'une place vide quand il remarqua un homme derrière elles. Têtes de mort et dessins tribaux alignés sur un crâne glabre. Les bras croisés, il lui fit non de la tête. Alem ne demanda pas son reste : il avait atteint son quota. Il alla dans le fond du bus et fut arrêté par une odeur pestilentielle. Un homme couvert de sacs-poubelle était allongé. À côté de lui, sur tous les sièges de la dernière rangée, il avait disposé des sacs. L'estomac d'Alem se révolta et il repartit s'asseoir à l'avant s'appuyant à la barre quand le bus penchait dans les virages. Voilà pourquoi le chauffeur avait été si sympa avec lui. Il était le passager le plus net de la nuit.

\*\*\*

Alem regarda le bus s'éloigner dans la fraîcheur de la nuit. La résidence se dressait devant lui narquoise. Si seulement il pouvait se faufiler dans son lit. Il tapa le code et accéda aux parties communes. Il allait dormir sur le palier. Demain, il irait chercher ses clés. Arrivé à son étage, il s'adossa au mur et ferma les yeux.

Son repos fut brisé par la lumière puissante du couloir. La main en visière, il reconnut l'importune : madame Shaft, sa voisine du dessus et accessoirement conseiller syndical de copropriété.

— J'ai appelé la police, annonça-t-elle sans préambule.

— J'habite ici, répondit-il aussitôt.

Décontenancée, la femme le détailla d'un air suspicieux sa chemise déchirée, son pantalon rempli de terre, les bleus qui couraient sur ses bras et ses chaussettes noircies. Elle renifla bruyamment avant d'écarquiller les yeux :

— Le 6 B ! Monsieur Pradier ? Mais pourquoi diable ne rentrez-vous pas chez vous ?

*En voilà une bonne idée ?! Je n'y avais pas pensé !*

Alem inspira. Il était à cran, mais il ne fallait pas que la colère prenne le dessus. Car ce que l'on savait avec madame Shaft c'est qu'une question en amenait systématiquement une autre. Elle était si curieuse ! Il voyait déjà comment la conversation se déroulerait : que vous est-il arrivé ? Vous avez été agressé ? Et dans quel quartier ? Avez-vous appelé la police ? Alem inspira à nouveau. Il devait être zen. Rester calme. Zen.

— J'ai perdu mes clés.

Madame Shaft pencha la tête comme pour réfléchir à sa réponse et quitta l'étage. Avec stupeur, Alem la vit disparaître et la porte des escaliers claqua. Il avait vraiment une bonne étoile. Il n'aurait pas eu le courage d'endurer une conversation. Il s'étira, s'adossa à nouveau au mur et baissa les paupières.

Son repos fut d'une durée encore plus courte. Alem ouvrit un œil et vit madame Shaft à nouveau au-dessus de lui. Il se redressa à son tour.

*Je me disais que ça avait été trop facile !*

Madame Shaft lui tendit un objet métallique au son caractéristique avant qu'il ne

puisse en placer une. Alem regarda l'objet sans comprendre. C'était un double de ses clés.

— Comment avez-vous....

La question mourut sur ses lèvres. Il se remémora sa dispute avec son cousin Cyril de passage pendant une semaine. Celui-ci avait affirmé avoir mis le double dans sa boîte aux lettres, il ne l'avait jamais retrouvé. Celle de Shaft se situait au-dessus de la sienne. Cyril avait glissé la clé dans la mauvaise boîte. Mais comment savait-elle que cette clé lui appartenait ? Et pourquoi ne lui avait-elle pas dit avant ? Alem ferma ses lèvres et serra le poing. Il n'avait pas le temps de rentrer dans une discussion. La gorge nouée, il la regarda dans les yeux :

— Merci.

Il s'engouffra dans son appartement.

\*\*\*

Il était 2 h 30 du matin quand Alem se glissa dans les draps en coton frais de son lit.

Heureux ! Il était niaisement heureux. Les événements de la journée l'avaient prouvé : il

était un homme chanceux !

Il avait un chez-lui dans le confort et la sécurité, contrairement à ce SDF croisé dans le bus.

Il repensa à sa clé dans la porte d'entrée. Madame Shaft, quelle femme formidable ! Dorénavant, il serait plus aimable avec elle... Il lui achèterait des fleurs ! Qui aurait cru que cette vieille bique détenait les clés du paradis ?

Il tourna dans son lit et pensa à son dîner. Non, il n'était pas si euphorique. Son frigo l'avait honoré en le gratifiant d'une boîte de choux de Bruxelles et du pain de mie rassis.

Il pensa aux hommes du bar. Heureusement qu'il avait oublié son portefeuille. Maintenant, il en était persuadé, ces hommes l'auraient braqué même s'il avait eu les moyens de régler l'addition.

Dans la douche, il avait compté les ampoules qu'il avait aux orteils. Huit ! Le Congel avait sauvé ses pieds en lui emportant ces chaussures pourries.

Il pensa à la montre, à Anna, à toutes ces soirées solitaires à imaginer comment il réagencerait sa vie quand elle reviendrait. Son cœur se serra. Elle ne reviendrait plus. Combien de temps persisterait la douleur ? Il soupira. Il changerait. S'il était mort aujourd'hui, ses amis auraient eu une image tellement fautive de lui ! Il changerait. Ses amis se souviendraient de l'homme qu'il efforcerait de devenir. Un homme déterminé à tourner la page. Cet homme qu'il avait commencé à devenir lorsque ces fous l'avaient épargné dans la ruelle. Il se retourna à nouveau et fixa la fenêtre. Il avait oublié de fermer le store. Il serait certainement réveillé quand le soleil se lèverait. Il n'irait pas au bureau de toute façon. Il avait déjà envoyé un message à Marc. Le travail. Cassandra. Et s'il l'invitait à boire un verre ?

*Oui, mec ! Elle a une de ses paires !*

Ses paupières étaient lourdes. Il regarda le store. Il imagina le Congel avec ses pattes d'ours, enfiler ses pieds massifs dans ses chaussures délicates et s'endormit le sourire aux lèvres.

Après une journée comme celle-ci, celle du lendemain ne pouvait être que meilleure !

\*\*\*

Aisha se leva à 5 h 30 pour faire son footing.

Dans le miroir de son salon, elle attrapa une mèche échappée de sa queue de cheval. Dans le miroir de l'ascenseur, elle nota que son t-shirt gris était bien trop froissé. Dans celui du hall d'entrée, elle vit que ses chaussettes étaient de couleur différente. Devant la vitrine de l'institut, au pied de son immeuble, elle grimaça : short rose, t-shirt froissé, une socquette verte et une autre blanche et baskets bleu électrique n'étaient pas un cocktail fameux pour le style.

Elle rajusta ses cheveux bruns dans une queue de cheval et se mit à sautiller en rythme. D'ici à ce qu'elle termine sa séance, son t-shirt serait complètement trempé, donc les plis ne seraient plus un problème. Quant aux couleurs... Elles ne choqueraient personne vu qu'elle rentrerait avant que le jour ne se lève.

Elle commença par une série d'échauffements et s'élança dans le boulevard Colbert. Quand elle s'était lancée dans l'aventure de la course à pied il y a six mois, elle avait toutes les peines du monde à monter la pente d'une traite. Mais l'exercice était idéal pour brûler ces bourrelets résistants sur ses cuisses et ses hanches.

Elle fit à peine quelques foulées que sa cheville se tordit et elle tomba. Les trottoirs de cette ville étaient traitres. Par chance, son articulation semblait intacte. Mais dans sa chute, elle avait gagné des écorchures aux paumes et sur un genou. Elle s'épousseta les mains et ramassa la pierre coupable pour la jeter dans le tout à l'égout.

Aisha suspendit son geste au dernier moment, surpris par sa douceur. Elle s'approcha d'un lampadaire : c'était un portefeuille en cuir noir. Intriguée, elle regarda à l'intérieur : le badge d'une banque, des cartes bleues, un passe mensuel. Aisha sortit la pièce d'identité. Alem Pradier.

Mignon ! 1m87. Grand. Et surprise ! Il habitait à deux pâtés de maison d'ici.

Aisha sourit et mit le portefeuille dans sa poche. Elle le lui rendrait après le travail.

Enfin, après le travail, un brushing et un passage chez l'esthéticienne.

Elle reprit son footing, sa queue de cheval se balançant de gauche à droite.

\*\*\*

## ***Merci***

*Merci d'avoir lu cette nouvelle.*

*J'espère qu'elle vous aura apporté autant de plaisir que j'en ai eu à l'écrire.*

*Dans tous les cas, n'hésitez pas à m'écrire quelques lignes. C'est avec plaisir que j'échangerai avec vous.*

*Aloco-seument,*

*Olufémi*

---

<sup>1</sup> Slides : Diapositives dans le programme PowerPoint

<sup>2</sup> Exco : Executive Commitee. Anglicisme pour le comité de direction

<sup>3</sup> ASAP : Abréviation pour As Soon As Possible. Anglicisme signifiant dès que possible.

<sup>4</sup> POC : Abréviation pour Proof Of Concept. Anglicisme pour démonstration de faisabilité. Le POC est une réalisation courte ou incomplète d'une certaine méthode ou idée pour démontrer sa faisabilité